

De « Mai 68 », on cherche encore vainement une image qui pourrait *tout* dire de ses enjeux intellectuels, militants, sociaux, politiques, générés, etc. Et il semble que pour les critiques des *Cahiers du cinéma*, le film *Wonder* arrive à point nommé pour devenir l'emblème de l'événement, sa traduction instantanée et définitive. C'est pourquoi il leur importe peu d'analyser la relation qui se tisse entre l'équipe de tournage et les personnes filmées. Certes, les forces en présence devant l'usine *Wonder* semblent représentatives du rapport entre ouvriers, militants, syndicats et patronat en Mai 68, mais il n'y a là aucun « miracle » de la prise sur le vif. Pourquoi Comolli peut-il affirmer que *La Reprise du travail* évoque « le plus brechtien des scénarios » ou « la plus maîtrisée des fictions » ? Parce que tout a été fait pour qu'elles le soient. Non que les événements filmés soient le résultat d'une supercherie, comme on en a parfois émis l'hypothèse, mais on ne peut manquer de remarquer que tous les protagonistes du film sont conscients de la présence de la caméra, et attendent qu'elle amène avec elle l'histoire, le grand récit, l'inscription dans le marbre de la mémoire sociale. Par conséquent, tous en profitent pour jouer le rôle qu'ils pensaient être le leur dans le grand « théâtre de 68 ». Le ton solennel et la gestuelle paternaliste des délégués de la CGT, la voix ferme mais rare du chef d'atelier, sa manière de taper sur l'épaule de ses employés pour leur intimer l'obéissance, le pas résigné des ouvriers réduits à l'état de figurants, le discours faussement simpliste du militant gauchiste sont autant de signes qui renvoient à des *habitus* intériorisés par les acteurs, et délibérément convoqués dans le but de produire une représentation la plus emblématique possible de leur condition sociale. Le décor lui-même n'est pas choisi au hasard par les (ex-)grévistes : « lieu-limite de la grève [...] où la lutte économique se transforme en lutte politique », l'esplanade qui permet à l'usine de déboucher sur la rue constitue déjà depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle un haut lieu du mouvement social et de la parole ouvrière. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les révoltés de 1968 réactivent sa fonction symbolique à l'occasion de cet événement. Bref, si l'on devait s'en tenir à son sujet le plus évident, le film ne s'appellerait pas *La Reprise du travail aux usines Wonder*, mais plus simplement *La Lutte des classes*.



R. J.  
« De l'indocilité à la résistance »

Serge Daney et Serge Le Peron,  
*Cahiers du Cinéma* n° 323-324, mai 1981



Les ouvriers quittent l'usine, Harun Farocki

F.L.D.

Commentant les images de lutte, Farocki aura quant à lui plutôt tendance à en réduire le spectaculaire : « les luttes des travailleurs sont moins violentes que celles qu'on commet en leur nom. » À l'écran, on croirait voir des écoliers qui se chamaillent. Là encore, la représentation dépasse le représenté : la représentation cinématographique dépasserait la violence de la réalité, et ceux qui disent représenter les travailleurs usurperaient leur confiance pour leurs propres intérêts. Il est vrai que la forme commune de la grève, moins souvent violence et guerre civile qu'attente et guerre des nerfs, est sans doute moins cinématographique. Elle peut aussi donner lieu, dans de rares cas – et peut-être dans ses plus grandes réussites – à des occupations des lieux de travail et à l'invention de nouvelles formes de vie dans l'usine (songeons à *Classe de lutte*). Enfin, Farocki ajoute que « la police redoute moins les coups de triques que « la portée » des travailleurs » : la véritable force des travailleurs tient moins dans leur violence physique que dans le corps qu'ils sont susceptibles de constituer, tels qu'on les voit dans ce film Est-allemand où, marchant d'un pas commun, ils chassent la police de l'usine.

**Nourredine Saïl : Quels sont alors les enseignements que vous avez pu tirer de vos échecs avec la télévision ?**

**J.L.G. :** Eh bien, c'est que nous sommes des gens de télévision qui n'avons pas le droit de travailler à la télévision. Donc, il faut travailler dans notre coin autrement, mais tenant compte de tout ça. Par exemple, si un film sur une grève est mauvais, voir qu'il est mauvais non pas parce que l'on s'est contenté de filmer un ouvrier qui parle, mais parce que ce film n'est pas fait à la télévision. Alors, qu'il soit fait par Eisenstein ou Michel-Ange ou un inconnu, peu importe, il est mauvais parce qu'il n'y a pas un bon rapport entre la production et la diffusion. La contradiction est trop grande.

**N. S. : Et à votre avis [...] que peut-on faire ?**

**J.L.G. :** Eh bien, essayer d'avoir plus de temps pour faire moins de choses.

**occupations**



Cole Stangler  
« Devant le dépôt de Fos-sur-Mer, CGT versus CRS »  
Lundi 21 mars 2023

« En mai 68, le travail reprend, les syndicats font semblant de crier victoire. Aux usines *Wonder* aussi tout rentre dans l'ordre. Soudain une femme ose se révolter, elle dit qu'elle ne veut pas reprendre le travail, que c'est trop horrible. Un étudiant de l'IDHEC est là avec une caméra et un magasin de douze minutes. Il enregistre la scène. Ce petit film, c'est la scène primitive du cinéma militant, *La sortie des usines Lumière à l'envers*. C'est un moment miraculeux dans l'histoire du cinéma direct. La révolte spontanée, à fleur de peau, c'est ce que le cinéma militant s'acharnera à refaire, à mimer, à retrouver. En vain. »

# DEBORD EMENTS

6 6



Dans les entrailles de la planète morte  
un antique mécanisme fatigué frémit.  
Des tubes émettant une lueur pâle et vacillante  
se réveillèrent.  
Lentement, comme à contre-cœur,  
un commutateur changea de position.

(voix off p.fille)

